

## Audition de M. Jean HUMENRY

---

Vendredi 31 janvier 2020 à 14 heures  
Maison du Barreau de Paris, 2 rue de Harlay, 1<sup>er</sup> arrondissement, Paris

*Présents pour la CIASE : Stéphane de Navacelle (membre) et Sylvette Toche (secrétaire générale).*

-- Début de l'audition --

**Jean HUMENRY** : Mon histoire est ressortie bizarrement après un AVC assez important, qui m'a laissé hémiparétique pendant pas loin d'un an. Il a fallu que je réapprenne à parler, j'étais tombé dans le coma. Et, au sortir du coma j'aurais dit à mon épouse « voilà ce qui m'est arrivé quand j'étais petit ». Et puis, c'est passé comme ça, je suis sorti de cet AVC le temps de me reconstruire et de réapprendre à parler. Ma main gauche n'a pas retrouvé malheureusement son agilité pour redevenir un bon musicien. Ensuite j'ai eu beaucoup, beaucoup de colère contre moi. Des colères terribles à me taper la tête contre les murs, contre les arbres et ma femme ne comprenait pas. Je mets entre parenthèse, mon épouse est décédée au mois de septembre, on en reparlera c'est hors-sujet. Elle disait « on va se promener... » et quelques fois, elle faisait semblant de tomber, comme si je lui avais fait un croche-patte et tout d'un coup ça me sortait de cette colère, je lui disais « pardon, pardon ! », et puis je lui ai dit « Tu sais ce qui m'est arrivé quand j'étais petit, c'est que je suis fâché » et là elle me répond « Tu me l'as déjà dit ». Alors là, on est remonté dans le temps, et je ne me rappelais pas avoir parlé au sortir de ce coma, de ces histoires-là. Du coup, elle est intervenue assez vite, on a contacté un centre de thérapie – je sais plus le nom, mais ça doit être cité dans mon bouquin, à la fin. Après, il y a un thérapeute médico-légal.

**CIASE** : Oui c'est ça, l'antenne psychiatre et psychologique-légale dans les Hauts-de-Seine.

**JH** : Oui, voilà c'est ça. Elle m'a pris en charge, j'y suis allé... Je suis parti là-bas, mon épouse m'a accompagné, là je me suis effondré. Comment dire ? Ce n'était pas un grand moment, il y avait des choses qui sortaient, qui sortaient et je pleurais, je pleurais et il y avait des tonnes de mouchoirs qui passaient sur la table. Et puis, on est reparti et ensuite cela a duré plus d'un an, avec cette dame. Après cette première séance je suis reparti en train avec mon épouse, elle ne m'avait jamais vu comme ça... Et après, il y avait donc des séances tous les 15 jours et je faisais des actes manqués ; par exemple, soit je partais la veille, alors que c'était le lendemain ; j'avais vraiment du mal à affronter ces moments-là. Et puis on a bien avancé et c'était un gros travail. Et, à la fin elle m'a dit « Bon, Monsieur, je vous demande de l'écrire ». Je lui ai répondu « Vous savez moi je ne veux pas écrire des choses comme ça, toute ma vie j'ai essayé d'écrire des chansons, de la poésie et des choses comme ça », c'est ce qui m'a sauvé la vie d'ailleurs. Et, elle me dit « Vous allez écrire, pour vous ». Alors, je lui lance un défi, je lui dis « un livre ? », elle dit « pourquoi pas ? ». Et en trois mois, j'ai écrit l'histoire de ma vie, à l'aune de ce qui s'était passé.

Alors, il y a deux choses qui se sont passées, en fait, il y a un premier temps qui est un temps de voisinage, je devais avoir 5/6 ans, ce n'est pas si précis dans ma tête, j'étais à l'école mais c'est un acte de violence de voisinage, de voisins, ce n'était pas qu'un acte, c'était... Donc, j'ai transcrit ça dans mon livre, j'essayais d'être délicat à chaque fois, je ne voulais pas encombrer les gens avec ça mais il y avait quand même les mots qui étaient là. Et ensuite, il y a eu... donc ça, pour moi ça avait été complètement enterré. Elle m'a expliqué par la suite que ça se mettait dans l'hippocampe dans le cerveau, et que ça continuait toute la vie en fait, c'est comme Tchernobyl, on met ça sous un sarcophage mais cela continue. J'ai relu ma vie à l'aune de ce premier élément parce que ça fait de vous tout d'abord quelqu'un de menteur, puis un manipulateur, ça fait de vous aussi un manipulé et un manipulable.

C'est ça qui est terrible. Donc c'est terrible parce qu'après je m'en rends compte adolescent – je vais un petit plus loin et je reviendrai en arrière après – adolescent, lors de mes premières amours, je ne voulais pas recevoir du courrier à la maison et j'ai confié à ce premier manipulateur, enfin ce premier violeur, le soin de recevoir mon courrier dans sa boîte à lettre, c'était quand même incroyable, quand je repense à tout ça.

Ma mère me trouvait trop intelligent et m'a fait sauter la septième. Je suis arrivé à 9 ans au collège, et à l'époque on était en culotte courte et ces actes que vous vous avez subis font de vous comme des paratonnerres, vous attirez la foudre. C'est très étrange. Donc, j'arrive au collège, il n'y avait que des grands chez ces religieux. Déjà, le premier jour j'ai été repéré, par celui qu'on appelait le petit pion, celui qui surveillait la cour de récré, les études puis les dortoirs. Moi je n'étais pas pensionnaire, heureusement. Mais, déjà ce mec-là, il me repère d'entrée, il me choppe dans les rangs, vous ne savez pas qui c'est et il me demande mon nom, je n'avais rien fait et à l'étude il appelle Monsieur Hume, je ne réponds pas parce qu'il croyait que je m'appelais Monsieur Henry Hume. Et ensuite ce gars-là, un an plus tard, il était délogé de l'école. Ensuite, il y a le professeur de sixième, bon, celui-là il m'aimait beaucoup, il n'avait pas des gestes...sordides, je vais dire mais c'était vraiment, on vous tient longtemps la main, on vous câline. On m'appelait Monsieur Sourire, là-bas. Je pense que je cachais beaucoup de choses derrière ça. Et ensuite, en classe de cinquième ça a été terrible parce que c'était, là.... J'ai même retrouvé des photos c'est fou. Ils sont tous décédés.

Ces pères étaient en soutane longue avec une ceinture en cuir, et c'était redoutable cette ceinture en cuir qui pendait, puis d'un coup ils étaient en short parce qu'ils faisaient du basket, enfin, c'était étrange. Et puis donc je me retrouve en cinquième là, c'était mon professeur de latin, un prêtre, qui me faisait venir souvent dans sa chambre sous prétexte de corriger mes versions latines. Et, là il y avait quand même plus que des mains baladeuses pendant la correction. Ça ne sentait pas bon. C'était, c'était malsain, c'était... Enfin bon, voilà. Donc, et ce qui était fou c'est que ma mère voulait que j'aille dans le groupe des JEC, jeunesse étudiante chrétienne et lui c'était l'aumônier de la JEC. Et je disais à ma maman « Non je ne veux pas, je ne veux pas aller à la JEC, je veux aller chez les scouts », parce que les scouts en face je voyais que ça bougeait bien et c'était un truc qui m'attirait, il y avait de l'énergie. Il y avait deux cours au collège et dans l'autre cour on les voyait, ils avaient leur base : c'était tonique, ça chantait, c'était costaud. Et puis, l'aumônier des scouts était un mec magnifique, il a été mon prof de quatrième, puisqu'après en troisième j'ai réussi à partir au lycée public. C'était vraiment un mec droit magnifique. Alors, c'était étrange pour moi de voir ce mélange des comportements. Des mecs absolument droits, je me souviens de veillées, de célébrations de camps scout avec lui, c'était magnifique ; il nous avait emmenés en Bretagne, on avait fait un camp à Bénodet, c'était super, j'ai des souvenirs très forts de tout ça. Et, à côté, donc il y avait ces trucs-là, je préfère les appeler les trucs. Donc, dans quel cas j'étais manipulable et manipulé et manipulateur aussi parce que je me planquais en fait, j'essayais de me cacher ? Et quand j'ai fait ce livre avec l'accord de mon épouse, parce que j'écrivais, j'écrivais tellement, elle voyait que ça sortait et que c'était bien écrit, que ça lui plaisait et je lui disais « Mais est-ce que tu es d'accord que je livre tout ça ? », parce que ce n'était pas simple, c'était délicat parce que quand j'écrivais que j'allais chez le professeur de latin en classe de cinquième, « Je suppliais ma mère d'avoir des pantalons longs... », c'est terrible, j'écris ça dans le livre ; ma mère m'écoutait pas, ensuite, quand je parle de pôle magnétique, il y a eu un jour où on est allés en famille, écouter les Petits Chanteurs de la Croix Potencée de Toulouse, il y avait un entracte, je descends aux toilettes et là il y a un mec qui me chope dans les toilettes... Je suis sorti en criant. Je n'ai rien dit à mes parents et le lendemain j'étais tellement effondré, mon père me dit « Qu'est-ce qui se passe ? », j'ai dit « Voilà, y'a un mec qui m'a poursuivi hier », il avait un ami qui était commissaire de police qui a fait une enquête, ils n'ont pas retrouvé, et moi j'étais incapable d'aller décrire, me retrouver au commissariat, et puis vous n'êtes pas si fier que ça de tout ça. Voilà, donc après, quand je relis cette vie-là, c'était une vie d'urgence, en fait quand je dis manipulateur, je me suis fui tout le temps. Et c'est étrange parce qu'il y a un jeune, il y a deux ans, qui intervient via internet et qui me dit voilà « Jean

Humenry, j'aimerais bien faire votre biographie ». J'arrive à un âge où on peut faire des biographies. Il me dit « Voilà, moi j'étais à l'école, j'étais petit et j'ai chanté votre chanson "Le bateau de papier" après quand j'avais 14 ans, j'ai entendu votre chanson sur l'handicapé, "Je cours dans ma tête" et ça m'a bouleversé, ça m'a donné envie de faire des choses ». Et, donc, je lui dis d'accord. Il a fait un travail incroyable de recherche et il a sorti une discographie. Il y en a qui disent qu'ils ont fait dix disques dans leur vie, mais moi il y a quatre pages de travail de collaboration parce que j'aimais travailler avec les autres, j'aimais partager. Et donc, en fait je faisais un truc, je faisais une production et je ne m'occupais pas de la promotion, ça ne m'intéressait pas. Il fallait que je fasse sans arrêt. J'aimais vraiment la musique quoi, la musique me faisait sortir de tout ça. Et puis, quand je relis aussi cette vie d'écriture, en fait j'écrivais beaucoup d'histoire de paumés, de gens cassés par la vie et je disais « Je ». Par exemple je racontais l'histoire d'un mec qui sort de prison, c'est une histoire que je chantais « Je te reviens mais ce matin je te reviens », le gars sort après je ne sais pas combien d'années de prison. Je suis allé chanter dans les prisons parce que, à l'époque de Robert Badinter, il y avait eu un budget qui avait été mis en place pour les artistes, pour aller faire des spectacles dans les prisons. Aujourd'hui, c'est inimaginable. On arrivait à la prison, on avait le matériel, on rentrait le camion, on installait notre sono et on faisait un vrai spectacle. Robert Badinter avait trouvé des crédits pour payer nos frais de déplacement et on y allait bénévolement.

Donc, je me cachais derrière le paysan en colère, je me cachais derrière la jeune institutrice qui arrive dans le village, parce qu'elle a des façons d'enseigner qui ne plaisent pas aux gens du village. Tout ça c'était à partir de faits divers que je lisais dans les journaux et je me disais « Cette histoire me parle beaucoup », beaucoup d'histoires aussi sur les immigrés, parce que c'était un monde qui me fascinait tellement. A l'époque on me voyait partir en tournée avec une 4L, partir faire le Maroc, le sud marocain, rejoindre l'Algérie, il n'y avait pas les soucis qu'il y a aujourd'hui. J'étais parti pour bivouaquer, pour dormir dehors mais c'était rare les moments où je dormais dehors, même dans le désert, je suis arrivé à Mharmid, il y avait soi-disant un hôtel, le gars il dit « On sort les tapis ! », il prend les chameaux et il nous amène dormir dans le désert, c'était magnifique. Et donc, quand je revenais en France je trouvais que l'accueil qu'on faisait à ces personnes ne correspondait pas à l'accueil que j'avais reçu donc il y avait une sorte d'injustice et c'était, en fait ma vie c'était ça, c'était dénoncer les injustices.

Alors après pour revenir à ce qui nous concerne et le coté paratonnerre, c'est fou parce que je ne sais pas comment cela commence et comment cela peut se passer. J'étais au service d'une chorale dans le nord, une chorale dirigée par un mec qui depuis a été condamné, mais bon. Et dans cette chorale, ça ne chantait pas mal. Il m'avait demandé des chansons, j'ai écrit beaucoup de chansons sur les droits de l'enfant, sur la nature etc. Et je réalisais leurs disques, j'ai même écrit pour eux une chanson qui s'appelle « Une petite voix qui traverse les murs », la vie d'un enfant sur le sujet qui touche à ce qui me concerne. Donc, lui en fait il se servait de moi à mon insu et puis un jour les flics sont arrivés... Quand j'ai appris le suicide d'un jeune de 17 ans qui s'est tiré un coup de fusil... Je ne sais pas si ce garçon avait été manipulé par ce directeur de chorale en tout cas je pense qu'il avait perçu ou senti des choses mais je sais pas du tout l'histoire, on ne peut pas vraiment savoir pourquoi quelqu'un met fin à ses jours. Mais, j'étais effondré quand j'ai su que ce garçon qui semblait heureux de vivre avec un beau sourire, s'était suicidé. Et puis ensuite, peu de temps après il y a eu donc un jeune de la chorale dont le papa était avocat qui a dénoncé des agissements de ce monsieur qui était aussi professeur, maître d'école dans le CM2. Et donc, les flics sont arrivés et ils sont allés sur l'ordinateur, évidemment il a été mis en garde à vue, sur l'ordinateur il y avait pleins d'images et des vidéos, parce que lui quand il faisait les classes de neiges, il allait laver les enfants dans les douches, on imagine, avec une caméra en plus, il filmait. Et donc, ce gars-là il me dit « Mais je n'ai rien fait, je n'ai rien fait, est-ce que tu peux pas témoigner pour moi ? Dire que tu n'as jamais vu d'agissements suspects de ma part ». Je lui réponds « Écoute, je veux bien. » Moi je n'avais jamais vu d'actes qui me paraissaient suspects sinon que lui, bon, quand on faisait les séances d'enregistrements, il avait un ou deux enfants sur ses genoux, ça me gênait un petit peu mais je ne pensais pas que ça pouvait aller jusque-là et donc j'ai fait un

témoignage comme quoi je n'avais jamais vu de gestes déplacés de la part de cet homme envers les enfants. Ensuite, quand il a été pris, il m'a dit « Je n'ai rien fait ». Je lui ai dit « Viens à la maison, viens me regarder, dis-moi dans les yeux ne que tu n'as rien fait ». Il n'est jamais venu, ça fait plus de 15 ans que j'attends. Donc, je sais qu'il a été condamné, voilà ça c'est une chose.

Encore autre chose, avec mon épouse, on avait monté une petite maison d'édition qui s'appelait « Comme-ci, Comme ça », parce que mon premier disque s'appelait « Chansons comme-ci, Chansons comme ça ». J'avais travaillé avec quelqu'un que vous connaissez peut-être qui s'appelle Jean Debruyne, qui était un grand, qui était un prêtre ouvrier de la mission de France, un mec hyper engagé, qui m'a compris à demi-mot c'est incroyable quand je relis les chansons qu'on a pu faire ensemble. Quand je suis arrivé à Paris pour faire ce métier, je ne savais plus écrire, c'était fou. Il fallait que j'écrive pour gagner ma vie, avant, ce n'était pas le cas et ça venait facilement. Jean Debruyne était à l'écoute, il avait travaillé avec Jacques Prévert, c'était quelqu'un très concerné par le milieu du travail, il a été aumônier du scoutisme, c'était quelqu'un d'hyper costaud qui sentait les choses mais c'était quelqu'un qui était délicat, qui était en empathie mais qui n'appuyait jamais, qui ne vous disait pas « Fais ci, fais ça ». C'était incroyable. Et donc, on a fait ces « Chansons comme ci, Chansons comme ça ». Et puis, après mon AVC j'ai commencé à être très fatigué, les disques se vendaient moins, on a eu l'opportunité de vendre notre catalogue aux Editions ADF Bayard musique. Ils nous ont acheté correctement le catalogue qui a été bien estimé ce qui nous a permis de finir de payer les études de notre fils qui faisait de grosses études de musique à Boston, c'était son choix. En fait mon fils il avait toujours été sous surveillance, j'avais tellement peur qu'il lui arrive quelque chose, mais c'était juste la bonne distance qui fallait. Quand il était petit, on était proches. Plus il grandissait plus on s'écartait mais il était toujours, pas sous-contrôle, mais sous surveillance, j'avais toujours peur qu'il lui arrive des trucs de travers comme ça. Donc, il a été bien protégé et puis on a fait un beau parcours avec lui.

Chez Bayard, après, on m'a proposé de venir aider à remettre en place le catalogue pour enfant. J'ai accepté à condition de travailler avec l'équipe avec laquelle je travaillais avant, l'ingénieur du son, et puis avec mon fils aussi qui commençait à faire des beaux arrangements ; on a fait un petit contrat et commencé à bien travailler. Puis quand j'arrive à la première réunion, ils étaient à côté d'Angers, entre Angers et Nantes, il y a un mec que je trouve très prétentieux, très bizarre, qui vient me chercher à la gare qui commence à me parler mais vraiment encombrant. Il gérait tout, en fait il prenait tout, il dit « C'est moi qui fais ça, c'est moi qui fais ci », il faisait des arrangements avec son ordinateur, ça me paraissait toujours suspect parce que c'est un peu la solution de facilité. Il faisait des arrangements pour des chœurs d'enfants, même pour des comptines, alors que moi j'étais chargé des productions pour les enfants, « Tu me laisses quand même le travail qu'on m'a confié ». Il était toujours là. Et puis, il parlait de camps avec des jeunes qu'il amenait camper, vivre à la dure et tout. Je trouvais ça bizarre « Qu'est-ce qu'il me raconte ? ». Et puis, il se trouve que donc, l'année de la coupe du monde, pendant la compétition, il a eu de la chance parce que ça n'a pas été trop médiatisé son affaire, il a été attrapé par les flics, cinq jeunes filles sont allées porter plainte contre les abus de ce mec-là. Donc, je dis au directeur d'ADF Bayard « Mais comment tu peux gérer ça ?, t'as un curé, t'as ce mec », en plus il y avait un curé ailleurs qui avait été chopé. Pareil, celui-là, il a été écarté, on l'a envoyé en Martinique ou je ne sais pas où, à la Réunion. Et puis donc, t'as des noms comme ça, « T'as ce mec, qui est en prison et comment t'arrives à gérer tout ça ? » Il me dit « Je ne sais pas, je suis débordé ». En plus, ce mec-là, il avait tellement profité de la situation qu'il était devenu le parrain d'une des filles du directeur d'ADF Bayard. Il est en prison, à Clermont-Ferrand. C'est toujours quand même très perturbant dans ce monde d'église, il n'y a pas que les curés, il y a plein de personnes qui ont une pseudo-autorité, autorité de curé ou de musicien ou de directeur de chorale qui manipulent, qui manipulent des enfants et puis qui trompent le monde. Et moi, ça restait tout ça. Ça m'a beaucoup perturbé, toute ma vie.

Et aujourd'hui, bon, depuis la thérapie – là, aujourd'hui j'avais peur de pleurer. Depuis cette thérapie, qui m'a effondré je pense que je suis quelqu'un d'apaisé. Mais ça a quand même été un long travail,

d'arriver à 74 ans pour être quelqu'un de calme par rapport à tout ça, par rapport à moi-même, puis de garder aussi la confiance dans l'homme. C'est important de garder la confiance dans l'humanité. Donc j'ai écrit beaucoup, beaucoup de livres sur des sujets qui me touchent, j'ai la chance d'être édité donc j'ai fait un roman ou je raconte les péripéties ... tout un mélange, on va dire biographique, mais un truc de délire, ce n'est pas un bon roman mais il a été édité quand même. L'important pour moi c'était d'écrire. Et puis, comme je ne pouvais plus trop me servir de ma main, j'ai continué d'écrire des chansons, mon fils les met en musique et puis avec les moyens de technologie qu'on a aujourd'hui on peut partager beaucoup de choses. Alors, j'ai écrit il y a 3 ans, 'Le petit livre de la consolation' chez Salvator. C'est un truc qui marche bien parce que j'avais envie de consoler les gens. Catherine m'a dit « C'est un bon sujet la consolation ». Ensuite, j'étais tellement bouleversé par la cérémonie aux Invalides des obsèques de Simone Veil et par la parole du deuxième frère, celui qui est moins médiatisé disant, racontant sa maman et disant ce merci à la vie qu'elle a pu dire malgré tout ce qu'elle avait subi, pas que dans les camps mais aussi par la suite. Donc, j'avais envie par gratitude, ce n'est pas très à la mode, le merci. Et ça fait plaisir un merci ...J'ai écrit 'Le petit livre de la gratitude'

La Gratitude. C'est quelque chose que j'ai appris à accepter car avant, quand on m'applaudissait je m'arrangeais dans les concerts pour enchaîner très vite les chansons, je n'estimais pas que ce que je faisais méritait d'être applaudi, c'est fou hein ! Il faut aussi que parle de la timidité, je reste toujours quelqu'un qui a du mal à entrer quelque part quand je suis tout seul, c'est à nouveau là depuis le départ de mon épouse car avec elle ça allait bien. À deux, on fonctionnait bien. Mais je suis toujours timide pour rentrer dans un restaurant, c'est un truc qui est resté, je pense, de ces temps-là. Quand je suis entré chez les scouts, j'étais incapable de prendre la parole, je bégayais, si bien que pendant un temps je voulais être orthophoniste, on venait de créer ce métier, ça me plaisait, quelqu'un qui apprenait aux autres à parler droit et donc j'étais vraiment timide. Et après je me suis étonné de me retrouver sur une scène devant tout le monde parce que j'étais loin des gens et la scène mettait une distance et les chansons aussi mettaient une distance, par rapport aux gens. Mais, c'est vrai que j'étais moins sûr de moi dès que je sortais de scène, qu'il y avait des discussions, des signatures d'autographes j'étais moins sûr de moi dès que je me retrouvais à proximité des autres. Mais ça s'est atténué, aujourd'hui je suis capable de m'engager, même sur le plan des municipales, je m'engage parce qu'il y a un mec que j'aime bien, qui se présente à Crépy et qui avait été viré aux avant dernières élections parce qu'il était très technique, il n'allait pas assez vers les gens et l'autre s'est fait élire...pour être élu. Donc il est revenu vers moi, il m'a dit « Est-ce que tu veux bien m'aider ? ». J'ai dit « Ouais, je veux bien t'aider », « Est-ce que tu veux faire une chanson ? ». Alors j'ai dit « C'est une bonne idée ». Tu fais une chanson, ça fait moins de papier, moins de tracts. Et, on a fait la chanson avec mon fils, j'ai écrit le texte, Charles a fait la musique et on a fait une chanson, pour cette liste de Crépy, et tout le monde est content. C'est des petites choses d'engagement, puis il me dit « Est-ce que tu veux être sur ma liste ? ». J'hésite et je dis, je vais être quand même cohérent avec mon choix, je lui ai dit « Ecoute tu me mets en fin de liste parce que Charles a peur que ça soit beaucoup de choses à faire, que ça soit fatiguant pour moi ».

Donc, il faut vraiment que l'Église se rende compte que tous ces actes, ça brise quelqu'un. Moi, j'ai eu de la chance d'avoir la musique, les mots pour me sauver et les scouts. Mais, combien n'arrivent pas à se sortir de ces traquenards, de ces embuscades, de ces stratagèmes, de ces manipulations ? Parce que quand j'ai entendu certains qui disaient « C'était un moment », non, ce n'est pas un moment, c'est un moment qui reste, qui percute tout le temps, toute ta vie. Et, quand, avant que ça ressorte, j'avais du mal à aller dans les magasins, je sentais des hommes qui ne sentaient pas bon, j'avais ces odeurs qui faisaient remonter des odeurs sans savoir que ça avait été ça avant, je ne supportais pas ça, je disais « Je vais changer de rayon dans le magasin », même encore, quand je sens ces odeurs là ça me fait revenir des trucs quoi. C'est très sensuel, c'est très sensible. Les sons, les odeurs, j'en parle pas mal d'ailleurs dans mon livre de tout ça, et non c'est vrai, c'est pour ça que je suis là aujourd'hui, c'est pour qu'on sache qu'on peut briser quelqu'un facilement, il suffit d'un geste déplacé. Même, quand vous

avez une parole de douceur envers les enfants. Le moindre mot gentil reste fort et positif. Alors le geste horrible, le geste déplacé... ?

Je n'ai pas eu la chance d'avoir une maman très délicate, c'était plutôt une maman bien catho. En fait, c'est très bizarre dans les familles très chrétiennes, je vais dire ça comme ça parce qu'on parlait d'un papa et d'une maman. Quand on a un papa et une maman qui ne sont pas forcément là ce n'est pas mieux hein. Il vaut mieux avoir deux papas ou deux mamans. Donc, ma mère elle réglait le truc, avec tu prends une baffe ; un jour j'ai dit « J'ai vu grand-père au bistrot », on ne dit pas bistrot, paf tu prends une claque. Parce que grand-père, il avait été poursuivi après la libération par contumace pour collaboration. Un jour je vois une photo du mariage de mes parents que je n'avais jamais vue ; quand on est petit on ne fait pas attention à ça et puis on arrive à 60 ans, on regarde la photo et on dit, bon ! Il y avait ma grand-mère paternelle c'était une femme que j'adorais, qui venait l'été nous retrouver, elle était musicienne. Peut-être que je tiens un petit peu d'elle. Elle était pianiste accompagnatrice de grandes voix à Paris. Mais du côté de ma mère, il y avait donc, le grand-père pétainiste, la grand-mère qui était raide comme un piquet qui ne souriait jamais, puis ma mère qui nous distribuait des claques. Le dimanche des tonnes de curés passaient à la maison, des évêques, c'était un drôle de monde. Et, donc il n'y avait pas, pour en revenir à la douceur, il n'y avait pas cette douceur-là. J'allais chercher ça dans d'autres familles, à côté. Des maisons dans lesquelles ça sentait bon et où il y avait des personnes qui vous regardent bien, qui vous parlent bien. Quand j'ai fait le livre, étrangement, maman était décédée je l'ai donné à mon père et il ne m'en a jamais parlé. Catherine, mon épouse, lui en a parlé et il lui aurait dit « On ne savait pas ». Mais je pense que quand on a des enfants on doit tout savoir, quand ils sont petits, de ce qu'il se passe quoi. On ne peut pas s'en sortir en disant « Je ne savais pas » ou « Si j'avais su », on ne peut pas dire ça non plus et voilà donc pour mes petits livres, la consolation, la gratitude.

Ensuite qu'est-ce que j'ai fait ? La fidélité, qui vient de sortir. Là aussi, ça me tient beaucoup à cœur, la fidélité. Et puis, là je suis en train de faire un livre qui est terrible pour moi c'est un défi que je me suis lancé, c'est le Contentement. Ce livre du contentement il vient du fait que j'ai vu mon épouse s'affaiblir, parce qu'elle était insuffisante rénale terminale après une première greffe qui datait de ses 24 ans. Elle n'a pas pu être greffée, et elle est morte dans mes bras dans la nuit du 10 au 11 septembre. C'est vraiment récent. Le Samu est venu très vite, ils ont été super, superbement incroyables. Et puis, mon fils vivait à New-York, on a fait un Skype, il a compris tout de suite ce que ça n'allait pas et il est arrivé. Mais, elle, elle m'a sauvé la vie plusieurs fois parce que, je reviens un peu en arrière aussi parce que quand on est, quand on a subi ça, on a des tentatives suicidaires quand même. Donc, adolescent, je me suis tailladé les veines, une fois. Après je n'avais plus envie de mourir mais j'avais des conduites à risque, vraiment. Et puis, un jour aussi, bêtement, je suis monté la veille de Noël, pour aller déboucher des gouttières à la maison et je me suis accroché au toit, puis je suis tombé. Ma femme m'a sauvé la vie. Moi, je ne sais pas ce que j'ai fait, si j'ai fait beaucoup de choses pour elle mais... Après on se repose des questions, est-ce qu'on a été à la hauteur, je pense que tout le monde doit se les poser : est-ce qu'on a été à la hauteur de la vie de quelqu'un ? Moi, j'avais raté la première partie de ma vie d'adulte alors ça aussi c'est les injonctions d'un curé. Quand je suis arrivé à Paris en 69, donc c'était après 68, c'était une espèce de folie mai 68, j'avais fini mon service militaire. J'arrivai des Pyrénées à l'époque c'était le moyen âge, les années 60 là-bas. Je me retrouve à Montmartre à chanter dans les cabarets, j'ai beaucoup de succès. J'étais rue Lamarck, il y avait un restaurant qui s'appelait chez Ginette, il y avait encore les studios Pathé rue Lamarck et il y avait beaucoup de comédiens, d'acteurs célèbres qui étaient là, un monde fou. Et c'était une vie... Puis moi ça allait bien, je faisais la manche mais franchement je gagnais bien ma vie.

Je reviens dans ma ville natale, et un des curés de ce fameux collège me dit « Il ne faut pas vivre comme ça, il faut vous marier ». Donc, c'est comme une injonction. Et, la première fille qui m'est tombé dans les bras, je me suis marié sans réfléchir mais le jour où je me suis marié j'ai senti que je faisais une bêtise. Il y a une petite fille qui est née ce premier mariage et qui est toujours avec moi, qui s'occupe

de moi très gentiment et parce que mon fils est loin. Ça a été une catastrophe ce mariage. Ça a été une catastrophe parce que, là encore je n'étais pas à la hauteur, j'étais manipulé. Donc, c'est des actes manqués, des tentatives de suicide heureusement pas réussies, c'est beaucoup d'angoisse, beaucoup de moments où on a du mal à dormir.... On réfléchit beaucoup sur sa vie ; en même temps quand je lis la biographie qui a été faite pour moi, je trouve que Nicolas Céléguène a fait ça vraiment bien et je me suis dit que ce chanteur-là dont il raconte la vie, il est assez chouette quand même. J'ai lu ce livre comme si ce n'était pas mon histoire. C'est fou parce qu'il a bien documenté, il a trouvé des tas de journaux et il a bien écrit. Voilà, j'ai fait beaucoup de chansons, je me suis beaucoup occupé des enfants, pour moi c'était important d'apporter aux enfants beaucoup de poésie. Même des réflexions sur le catéchisme, puisque j'y suis resté alors que j'étais on va dire le cul entre deux chaises, j'étais en même temps, j'étais très engagé parce qu'il y avait des prêtres qui, à l'époque, les prêtres des années 70 c'était des mecs costauds qui avaient une action contre la pauvreté. J'ai encore des amis curés qui sont des mecs superbes, très engagés encore. Contrairement à d'autres jeunes aujourd'hui.

J'ai écrit donc beaucoup de choses pour les enfants, des belles choses, des réflexions sur la foi aussi en écrivant que « pour moi la foi, elle fonctionne avec le doute ». On ne peut pas, dans une église, mettre le doute en exergue non plus, ce n'est pas simple d'exister là-dedans. En même temps, j'avais envie de partager cette foi qui était au fond de moi et puis j'ai fait des chants assez costauds, des chants qui ont porté beaucoup de gens. Ils me le disent encore. J'ai fait un chant à l'époque qui s'appelle « La route est courte », « ça serait dommage de se croiser sans se rencontrer ». J'ai écrit beaucoup sur le thème d'Emmaüs. Ce qui me plaisait c'était l'Évangile, et il faudrait que l'Église se retrouve uniquement dans l'Évangile. Qu'ils arrêtent de faire du *prêchi-prêcha* du *bla-bla*, de l'exégèse. Des personnages et la vie de Jésus me suffisent, m'interpellent, et me posent tellement de questions. Et, même lui, il en avait des questions. C'est ça qui est bien. Dieu fait homme, il avait ses propres questions, il est parti dans le désert, et puis le fait de s'être fait pauvre. Est-ce que cette Église se fait pauvre ? Est-ce qu'elle sait se mettre à la hauteur de l'autre ? Quand on regarde un enfant, on se met à sa hauteur. Il faut toujours essayer de se mettre le regard à la hauteur des uns, des autres. Et, cette Église elle a du mal avec ça. Elle a du mal à s'interroger, elle a du mal à se remettre en question. Si l'Évangile ce n'est pas une remise en question, je ne sais pas ce que ça peut être. Trop de certitudes nuit...

**CIASE** : Est-ce que je peux vous poser une question ?

**JH** : Allez-y.

**CIASE** : Est-ce que vous attendez quelque chose de l'Église aujourd'hui ?

**JH** : Moi j'aimerais que l'Église se fasse pauvre. Comme les heureux et simples d'esprit. Pauvre comme dans les béatitudes. On ne peut pas annoncer l'Évangile avec les béatitudes et être au-dessus de tout quoi. Il y en a beaucoup qui sont trop au-dessus, j'aimerais que l'Église se mette à hauteur d'homme, vraiment, vraiment. Que les gens se posent des questions. Qu'ils n'aient aucun pouvoir sur les autres, ils ont juste à amener de l'espérance, ils ont juste à amener de la confiance, de l'écoute, ils ont juste à être humains. Si Jésus, c'est le Dieu fait homme, pourquoi l'Église ne se fait pas humaine ? Moi j'attends ça de l'Église, qu'elle soit accueillante

**CIASE** : Vous l'avez dit d'ailleurs.

Aujourd'hui vous vous définiriez comment, catholique, pratiquant, chrétien ? Vous avez employé le terme de chrétien tout à l'heure.

**JH** : Dans ma tête, je suis profondément confiant, j'ai lu beaucoup Teilhard de Chardin et j'aurais aimé qu'il y ait une rencontre entre Teilhard de Chardin et cet homme magnifique qui est mort et qui a fait

la découverte des trous noirs et tout ça. J'aurais aimé la rencontre de ces deux personnages, comment il s'appelle, je sais plus son nom, j'ai du mal, celui qui est mort, qui était enfermé, qui était très handicapé...

**CIASE** : Hawking ? Oui il avait un nom comme ça oui.

**JH** : Et, donc, j'aurais aimé décrire la rencontre entre Teilhard de Chardin et cet homme parce que je ne peux pas imaginer que tout cet amour tous ces sentiments partagés dans cette vie terrestre ne servent à rien. Ça ce serait terrible, ça serait une condamnation totale, je ne peux pas imaginer que tous ces petits fils que j'ai tendus, ces gestes envers les autres... C'est un peu de la poésie aussi. Quand mon épouse, Catherine, est décédée j'avais déjà pensé ça et aussi pour la marraine de mon fils, Charles, qui est décédée il y a quelques années. On pleure beaucoup et quand on pleure on peut voir tous les fils tendus par ces personnes, par Catherine, vers les autres et qui apparaissent comme des toiles d'araignées le matin dans les gouttes de rosée. C'est cette image que j'ai en tête et tous ces fils qui apparaissent ce n'est pas possible que ça ne serve à rien quoi.

**CIASE** : C'est votre prochain roman, cette conversation ?

**JH** : Je ne sais pas. J'y vais doucement dans l'écriture, en plus ce qui est dur pour moi c'est que Catherine était ma correctrice et je n'ai plus de correctrice maintenant. Mais par contre, avec mon fils, on a retrouvé beaucoup d'écriture de Catherine. Alors étonnement, elle me faisait acheter des cahiers et Charles après le décès de sa maman a retrouvé des cahiers et commencé à les lire. Donc il y avait beaucoup de témoignages, des citations qu'elle prenait dans des livres mais il y avait toujours beaucoup de grâce dans ses mots. Puis, il a retourné le bouquin et là on est tombé sur le côté noir. Le côté noir et le côté questionnement sur sa vie. Les dernières phrases sont assez bouleversantes, je ne sais pas quand elle les a écrites mais elle se pose des questions sur le temps de sa vie quoi. Qui allait finalement être très, très court. Mais en même temps, elle avait écrit sur le dos d'une enveloppe un extrait d'un livre d'une écrivaine qu'elle aimait beaucoup, Daphné du Maurier, qui parle justement de ce qui se passe après la mort d'un être aimé. Et c'est une sorte de passage de témoin qu'elle nous laisse. Je l'ai envoyé à Christine Pédotti d'ailleurs ce texte-là. Voilà un petit texte de Daphné du Maurier qui parle du deuil et des vagues de tristesse qui arrivent comme ça sans savoir. Du coup, on en parle beaucoup avec Christine.

Donc, là j'y vais doucement parce que dans cette collection de livres et je vais essayer d'écrire mon livre sur le contentement en reprenant les attitudes et les mots de Catherine dans ses dernières années. Je pars d'un fond très triste et je conseille au lecteur de pas lire mon livre comme un manga, de pas le lire à l'envers. Il y avait tellement d'attention dans les petits gestes du quotidien qui l'aidaient à vivre. J'ai beaucoup d'amis qui sont retraités et qui s'ennuient ; je leur dis « Mais, essayez de démarrer la journée avec juste un petit projet pour votre journée ». Moi, je me réveille le matin parce que depuis que Catherine est partie, il faut que je tienne par quelque chose, que je ne tourne pas en rond. Donc, je me fais un petit projet dans la journée, soit je le réalise, ou pas. Mais, il y a d'autres choses qui viennent le bouleverser. C'est une vie toujours avec elle mais sans elle et c'est compliqué.

**CIASE** : Vous avez évoqué à plusieurs reprises votre fils avec qui vous avez une proximité évidente notamment parce que vous lui avez passé le témoin de votre activité, de musicien, d'interprète. Et, vous avez mentionné les événements de votre enfance que vous avez décrits au début de notre échange. Et comment, à l'évidence, il est au courant parce que vous avez publié un livre sur le sujet. Comment est-ce que vous avez abordé ça avec lui ? Est-ce que c'est quelque chose que vous avez pu aborder avec lui ?

**JH** : Ça se fait doucement, il y va tout doucement. Il sait ce qui s'est passé. Et il sait que je suis aujourd'hui à la commission et on en parle tout doucement mais c'est fluidifié dans notre quotidien. Il

appelle tous les jours quand il sort du métro. Il arrive de Brooklyn pour aller à Manhattan à son studio d'enregistrement, là où il travaille. J'y suis allé, on avait décidé de se retrouver au mois de novembre, pour le Thanksgiving. Il avait un peu de temps, en dehors du travail. Je suis parti là-bas 8 jours et j'ai été bouleversé. Parce qu'on était allés le voir avec Catherine il y a 3 ans, il sortait du Berklee College of Music de Boston. Et il était rentré dans cette boîte comme ça, il y a une copine qui avait dit « Tu devrais aller là-bas, ça va t'intéresser ». Il était juste stagiaire, il portait des valises, il portait des guitares et il portait le courrier et puis cette boîte était en train de déménager, ils ont beaucoup investi, les deux patrons sur 600m2 sur un niveau, au 4<sup>ème</sup> étage de cette rue-là. Magnifique studio, il paraît que c'est un des plus beaux de New-York. Donc mon fils est arrivé là et au départ il, puis un jour une question s'est posée, il y avait besoin d'écrire un quatuor à cordes rapidement, il a levé la main il a dit « Moi je sais ». Il a écrit son quatuor à cordes très vite. Et il a dirigé, le patron est arrivé, il a dit « qui t'est toi ? ». Ça s'est passé comme ça. Alors Charles a donné son cursus. Sa maman n'avait jamais fait de piano avant qu'il en fasse et elle a suivi une formation de bon niveau ici à Paris, pour le suivre. Donc, il a fait son piano classique, son conservatoire. Ensuite, il a voulu faire du Jazz – alors c'est drôle ces choses qui arrivent. Alors, y'a Christine Pédotti qui semble cool encore. Avant mon AVC, Christine travaillait chez Fleurus, et je l'ai beaucoup aidé à faire des réalisations de catéchisme pour les enfants et on a, entre autres, développé des projets sur les anniversaires. Donc, Christine avait eu cette idée, et j'ai fait l'anniversaire des 1 an jusqu'à 10 ans. Elle avait sorti des livres disques, donc elle y avait la chanson de l'anniversaire avec le playback. Et, c'est des trucs qui ont super bien marché. Mais on ne savait pas quand on a fait ça. Après mon AVC je ne pouvais plus travailler, je n'avais plus d'argent qui tombait et un jour il y a plein d'argent qui est tombé de la SACEM et on n'avait jamais vu ça. C'est donc grâce à Christine que j'ai pu tenir comme je ne pouvais plus aller travailler, aller chanter ni quoi que ce soit. On a pu partir à Paris parce que Catherine voulait que Charles y soit au lycée, c'était plus enthousiasmant pour un adolescent de se retrouver à Paris plutôt qu'à la campagne. Donc il a fait son lycée à Paris et ça s'est super bien passé. Mais, il n'a jamais parlé de quoi que ce soit d'artistique. Il voulait faire architecte au début, et puis un jour, ça aussi c'est un truc de fou parce que, après cet AVC j'ai donné des cours de guitare à des jeunes que ça intéressait, mais moi je savais où il fallait mettre les doigts mais mes doigts étaient aussi maladroits qu'eux, donc je réapprenais avec eux. Et puis, Charles s'était mis dans le coup. Et donc, Charles a pris la guitare et il a fait un petit groupe de rock ; ça marchait bien au collège. Puis voilà, il arrive en dernière année et il dit à sa maman « Moi je ne veux pas faire de prépa, voilà ce que je veux faire, comme je fais du théâtre – il faisait du théâtre avec le lycée, et il dit - moi quand je vois un comédien qui me fait pleurer j'ai envie d'être ce comédien ». Alors, il a dit ça à sa maman, puis petit à petit il est arrivé à la musique. On lui a dit quand même on va te trouver une prépa à notre façon, donc on l'a inscrit à l'American School of Modern Music à Paris. Il n'était pas prêt à faire du Jazz mais ça l'a passionné. Il a dit « Je veux aller à Boston pour faire le Berklee College ». Alors, il savait très bien que c'était des études qui coûtent très cher. Mais bon, il a passé l'examen, il était admis. Après il nous a dit « Je veux qu'ils me veuillent vraiment ; j'y vais si j'ai une bourse ». Et il a eu une bourse, 15 000 dollars tous les 6 mois, renouvelables et en plus il était sur la liste d'honneur du doyen car il avait des capacités. Donc, cela a payé la moitié de ses études. Puis, on avait la chance d'avoir des amis à Boston qui l'ont accueilli au départ. Voilà donc il a fait des belles études, il s'est mis la tête dans le guidon et, les 5 ans, il les a faits en 3 ans. Puis, il est sorti premier avec la mention *magna cum laude*. Donc voilà, on était très fier. Aujourd'hui, il est vraiment dans son élément, il est apprécié. Et donc, j'ai vu son patron et ça m'a aussi étonné parce qu'on n'a pas l'habitude de ça en France, le patron il m'a raconté Charles, le Charles que je connais avec ses valeurs, sa capacité à être avec les autres, de justice, d'équité. Bon, ça, ça me plaisait et après au niveau de son boulot, il m'a tapé dans le dos, « je ne peux pas m'en passer ».

**CIASE** : Est-ce que ça s'est fait, ça s'est fait au fur et à mesure ? C'est ça que vous me dites.

**JH** : Oui, vraiment il sait ce qui s'est passé, il sait, et puis il est fier de moi. Je sais qu'il est fier de moi, de faire ça.

**CIASE** : Et, c'est important pour vous ça ?

**JH** : Oui.

**CIASE** : Vous vous sentez soutenu ?

**JH** : Oui, oui.

**CIASE** : Par votre épouse et puis par votre fils

**JH** : Ah oui complètement, quand j'ai écrit ce livre, j'ai dit à Catherine « Est-ce que t'es d'accord ? » parce que ça racontait quand même une partie de notre vie. Je n'ai pas parlé de sexualité, c'est aussi un élément important quand même d'apprendre à vivre après avoir eu des agressions pareilles. Ça pervertit un petit peu, j'ai eu la chance de m'en sortir mais quand même j'avais des expériences pas toujours heureuses. Ça rend le sexe comme un péché et c'est difficile. Catherine me disait « Oublie le mot péché, oublie ça, tiens-toi droit et oublie le mot péché ». Quand on a parlé de ça, elle a dit « Ce n'est pas un péché ça, tu as subi un vrai crime » ... Après il faut apprendre à vivre avec cette sexualité, tout doucement avec des expériences, puis finalement après c'était apaisé, j'ai eu une compagne quand même qui était franchement magnifique. J'étais divorcé depuis 2 ans, j'avais 37 ans quand je l'ai rencontrée, elle n'en avait que 22. Alors, c'était compliqué le divorce chez les cathos. Mes parents m'ont envoyé des textes de famille chrétienne, soulignés au Stabilo comme quoi les divorcés, il ne fallait pas qu'ils se touchent. C'était dur. Puis, donc à 24 ans, alors qu'on se connaît depuis 1 an et demi, elle tombe atteinte d'une maladie auto-immune qui s'attaque à ses reins donc, elle est insuffisante rénale, on pensait que c'était de la fatigue qui s'accumulait parce qu'elle partait avec moi en tournée tout ça et en fait, elle avait perdu l'usage de ses reins. Mes parents rentraient en prières parce qu'ils étaient très charismatiques, branchés en direct sur le Saint Esprit, et moi, j'ai pris ça à bras le corps. Moi je dis ce n'est pas une question de courage, je l'aime, on n'est pas courageux d'aimer quelqu'un. Il fallait expliquer tout ça à chaque fois. Et donc, Catherine, elle était en dialyse, c'est vraiment comme une prison. Quand la fille de la sœur de Nathalie Reims a parlé de dialyse elle a dit « La dialyse c'est un vampire » et Catherine a dit « Elle a vraiment trouvé le mot ». Le médecin m'a dit « Ecoute, je te sens assez costaud, est-ce que t'acceptes de faire les dialyses à la maison ? On va te former ». Alors, pendant 6 mois, on me forme et puis à l'hôpital on me forme à la machine etc. Ça m'inquiétait, c'était quand même une responsabilité. On a fait une pièce à la maison et pendant un an et demi, je soignais Catherine, c'était juste pour gagner un petit espace de liberté pour nous, quoi. Au lieu de se retrouver, d'attendre un véhicule sanitaire léger pour partir à l'hôpital, faire la dialyse qui dure 6h, attendre le véhicule, rentrer à la maison. C'est quand même épuisant, on pouvait démarrer une dialyse, le soir à 8h du soir, à 2h du matin c'était fini pour elle, moi je rangeais les affaires, elle pouvait se reposer. Après on était tellement fous, il nous avait dit « vous pouvez y aller », on partait en tournée, j'avais la sono, j'avais les éclairages, et j'avais le rein artificiel et tous les produits qui fallait pour faire marcher le truc. On a fait ça, puis on était appelé pour une greffe, on était chez ses parents, en Chartreuse, ses parents vivaient là-bas, c'était des personnes délicieuses, en fait je les ai plus aimés que mes parents. Ils sont partis tous les deux. Il avait beaucoup neigé toute la journée, le chasse-neige était passé le matin et puis à l'époque on n'avait pas de téléphones portables, et on laissait toujours un numéro parce qu'on pouvait être appelés pour une greffe. Il avait neigé, on part faire une balade, et puis l'hôpital Tenon appelle pour une transplantation. Alors, on a tracé. Et voilà, elle a été greffée, à l'époque c'était quand même, pas si simple, et c'était, il y a 30 ans, c'était en 84, voilà ce n'était pas si simple qu'aujourd'hui. Et ça s'est bien passé. Donc, voilà l'histoire.

**CIASE** : Vous en parlez si vous voulez, mais vous avez abordé très brièvement votre sexualité, vous avez présenté les choses d'une façon, vous avez dit « ça rend le sexe comme un péché ».

**JH** : Oui.

**CIASE** : Et, donc, une faute, en somme. Et, au-delà de ce qui vous est arrivé, je ne veux pas mettre des mots dans votre bouche mais est-ce que on peut associer ça à une forme de sentiment de culpabilité de votre part de ce qui vous est arrivé ? Ou est-ce que c'est complètement autre chose ?

**JH** : C'est resté longtemps comme un péché, quand on commence à se masturber, on va à confesse, on vous donne un truc puis vous recommencez, mais c'est un truc de dingue. C'est un circuit fermé quoi, donc vous allez à confesse, vous confessez, vous êtes en état de grâce et vous recommencez. Mais je ne me sentais pas propre, pas propre à cause de tout ça quoi. Après on gère tout doucement, j'ai appris surtout quand on aime quelqu'un vraiment, on apprend ça dans le calme. Mais c'est sûr qu'au départ c'était compliqué pour moi et puis on ne pouvait pas parler aux parents, les parents n'étaient pas là pour ça. Je reviens aussi au collège, quand vous vous retrouvez à 10 ans, vous savez dans ces systèmes là à l'époque, vous allez vous confesser toutes les semaines, au directeur de conscience et le directeur de conscience quand c'est votre prof de 5<sup>ème</sup>, c'est compliqué. Donc, vous vous retrouvez derrière la grille, puis vous allez vous confesser, ça ne sent pas bon, et vous racontez n'importe quoi. Mais, tout ça, c'est un mélange. Après je pense, j'ai réussi à faire le ménage petit à petit, aujourd'hui ce n'est pas complètement nettoyé mais c'est plus clair quoi. C'est plus clair.

**CIASE** : Dans vos chansons, vous vous êtes beaucoup adressé aux enfants.

**JH** : Oui.

**CIASE** : Et puis aussi aux gens cassés.

**JH** : Oui.

**CIASE** : Est-ce que vous pensez que si vous n'aviez pas subi ce que vous avez subi, vous, vous seriez intéressé de la même façon à ces populations fragiles, vulnérables ...

**JH** : Je comprends votre question.

**CIASE** : Est-ce que vous y voyez un lien ou pas ? Enfin, en même temps je pense que c'est très difficile d'y répondre.

**JH** : Oui, je le fais mais est-ce que déjà si je n'avais pas eu ça, est-ce que j'aurais fait, est-ce que j'aurais été musicien, est-ce que j'aurais eu envie d'écrire ? Très vite j'ai eu envie d'écrire des choses, ça c'est une chose, ensuite, tous ces personnages j'aurais écrit autrement, c'est sûr, si j'avais écrit, j'aurais écrit dans la poésie, j'aurais écrit ma vie, la vie des autres mais dans le quotidien, dans quelque chose de plus heureux. Moi j'étais incapable d'écrire une chanson d'amour, incapable. Pour écrire une chanson d'amour, il a fallu que j'attende des années et des années, je ne pouvais pas me livrer directement, donc je me livrais à travers des personnages qui me permettaient de dire des choses de moi. Mais je me cachais derrière ces mots-là. Mais, c'est sûr que pour moi, ils étaient - comment dire ? C'était presque des masques, mais je m'intéressais beaucoup à eux. Je ne sais pas si vous connaissez le père Alain Bobière qui est un ancien prêtre de Massy, lui c'était une vocation tardive et il venait du monde de la banque et puis il était devenu prêtre, et on a fait beaucoup de choses ensemble. Et, sous l'église de Massy, juste avant l'élection de Mitterrand, il y avait une grève de la faim d'immigrés. Et là moi, j'étais avec eux. Dehors il y avait tous les syndicats, tous les machins qui essayaient de récupérer le truc mais, on sentait la manipulation. J'étais vraiment dans le combat avec ces gens-là. Avec les handicapés beaucoup.

**CIASE** : Les autistes.

**JH** : Une fraternité, j'avais une fraternité avec eux.

**CIASE** : Oui, j'ai vu ça

**JH** : Une grande fraternité. Quand j'allais dans des centres « les papillons » avec des mongoliens, on se comprenait. J'ai une anecdote à raconter, j'allais souvent à Nuits-Saint-Georges dans un centre – ça s'appelait comment ? Les CAT. Et donc, pour la plupart c'était des enfants très handicapés et je venais chanter. Ça se passait bien et je parlais beaucoup avec la directrice. Il y avait un gars, tous les jours à la même heure qui arrive, il sortait du travail, il avait des bouteilles de vin, il mettait toujours le même disque de Brassens, au même endroit, tous les jours à la même heure. Deux jours après que je sois passé, la directrice m'appelle et me dit « Il s'est passé un truc incroyable, il a mis un disque de Jean Humenry », il avait cherché, pour elle c'était une révolution. J'ai aimé travailler dans les prisons aussi, vous savez ce que c'est, il y a beaucoup de gens qui (n'ont rien fait) dans les prisons, qui ont besoin de parler. Quand ils n'ont rien fait, il faut qu'ils se justifient, ils mentent aussi, ils se cachent. Moi je faisais une chanson et derrière la chanson, il y avait 20 minutes de discussion mais ça me plaisait beaucoup de partager toutes ces choses-là. Finalement, ils étaient plus sensibles sur ma chanson sur l'institutrice qui se fait jeter du village que sur celle du prisonnier qui sort de prison. J'avais une chanson que les gens aimaient bien qui s'appelle « c'est une espérance » et quand je chante dans une prison, ça ne veut plus dire la même chose le mot « espérance » ... Moi j'aime bien quand j'arrive dans un endroit que les mots ne veulent plus jamais dire la même chose. Et pour ça, dans l'église aussi, ils devraient faire attention à ça, à la force des mots, et à la façon dont ils parlent aux autres. L'espérance c'est un mot fort et on ne peut pas le, on ne peut pas le...

**CIASE** : Galvauder.

**JH** : Oui, exactement.

**CIASE** : Je me permets une remarque, vous avez dit que ce que vous aimez particulièrement dans la prison, dans ces échanges que vous aviez avec les prisonniers, c'était les chansons qui leur plaisaient mais aussi les 20 minutes de conversation qui suivaient. Et je mets ça en contraste avec ce que vous avez dit précédemment sur vous qui montiez sur scène, vous n'étiez pas là, vous ne vouliez pas qu'on vous applaudisse, vous aviez peur de cet échange, et derrière dans les coulisses vous vous cachez presque pour éviter les échanges. Alors que, avec ces gens qui sont cassés, vous étiez comme ... à votre aise.

**JH** : Oui, sûrement.

**CIASE** : Finalement vous vous retrouviez avec des gens... vous aviez dit « on se comprend ».

**JH** : Oui c'est ça.

**CIASE** : Les handicapés, les prisonniers...

**JH** : Il y avait une fraternité. Quand vous dites ça, ça correspond tout à fait. Pareil, dans l'accueil, l'accueil de l'immigré, c'est la même chose, le fait d'être accueilli, de pouvoir échanger sur des choses simples du quotidien, de l'accueil, de l'attention. Tu ne peux pas dormir dehors parce que c'est dangereux de dormir dehors et j'aimais ça, cette simplicité. Notre monde d'aujourd'hui est en train de crever un petit peu de ça, de ce manque de liens, y'a beaucoup de liens à reconstruire, moi j'ai dit au

**Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église  
CIASE**

mairie qui se représente « Travaille que là-dessus, du lien, du lien écologique, du lien, du lien que les quartiers se retrouvent, qu'ils puissent parler ensemble ».

**CIASE** : Vous avez fait votre AVC, qui a entraîné le choc, une première réminiscence, c'était à quel âge ?

**JH** : C'était en 2004.

**CIASE** : Donc ça fait, on est en 2020, ça fait 16 ans.

**JH** : C'est ça. Et sans raison, ils n'ont pas trouvé de relation, il y a eu un blocage au niveau de l'artère mais ils n'ont pas compris pourquoi. En fait, ils pensent que c'est le stress d'une vie de folie quoi.

**CIASE** : Le stress de la vie de folie, c'est cette vie que vous avez menée sur la route.

**JH** : Oui c'est ça.

**CIASE** : Et que vous liez d'une certaine façon à ce qui a pu, ce qui vous est arrivé.

**JH** : Parce que là je suis suivi à la Pitié-Salpêtrière depuis cet AVC par un neurologue qui est aussi psychiatre. Et, on fait tout un travail là-dessus, et pour lui cet AVC c'est la résultante de toute cette histoire.

**CIASE** : Dès que vous vous en sortez, vous donnez finalement à la personne que vous aimez, une charge, vous déposez votre charge.

**JH** : Je pense que c'est ça oui.

**CIASE** : Vous avez utilisé, dans les premières minutes de notre échange « ça crée des manipulateurs, des manipulés et des manipulables » et à plusieurs reprises ensuite vous avez dit « j'étais » au passé, « j'étais un manipulateur, un manipulateur et je me cachais ».

**JH** : Oui, c'est ça.

**CIASE** : Un manipulateur, c'est quelqu'un de « mauvais ».

**JH** : Oui, bien sûr, oui.

**CIASE** : Et pourtant vous liez ça à vous cacher, quelqu'un qui se cache ce n'est pas un manipulateur, ou alors vous cacher... Vous voyez ?

**JH** : Est-ce que dans la manipulation...

**CIASE** : Je voulais essayer de comprendre comment vous...

**JH** : Dans la manipulation il y a aussi celui qui manipule les marionnettes, mais j'avais l'impression de parfois de manipuler.

**CIASE** : Vous vous mettiez en retrait du monde ? La marionnette c'est pour contrôler un personnage plutôt que de l'être vous-même ? pour vous mettre en retrait ?

**JH** : D'une part, et puis aussi, quand on dit « le vrai manipulateur », j'ai l'impression d'être le mauvais. J'ai eu ça. Ce que vous dites là. J'ai senti ça mais je le fuyais.

**CIASE** : Et est-ce que vous aviez aussi le sentiment d'être manipulé et manipulable ?

**JH** : Oui. Manipulé parce que je tombais toujours sur des escrocs qui arrivaient, qui m'utilisaient.

**CIASE** : C'est ça qui vous utilisaient comme paratonnerre et manipulé donc manipulable.

**JH** : Voilà. Donc, ils m'utilisaient. Je ne sais pas comment ils sentaient, qu'il y avait une sensibilité, je ne sais pas comment tous ces mecs-là peuvent sentir. J'ai même, je me souviens à une époque j'avais 17 ans, 18 ans, on avait ce petit groupe de folk qui marchait bien dans les années 60. On était même dans des parades à côté des Beatles et tout ça. Mais, il y avait un mec de Biarritz qui était un homosexuel fou qui me courait après, c'était une horreur et je fuyais cet homme. Je me souviens on avait fait une première partie d'un spectacle pour Hugues Aufray. Et il tournait « Jean, je t'aime, je t'aime », ce n'était pas ma vie, j'avais vraiment du mal avec tout ça. Mais oui, manipulateur je pense que je pouvais l'être. Manipulateur, parce que je me disais « peut-être que je peux me servir de ça pour faire ça, ou en me cachant ». Pourtant je n'ai jamais été un homme d'affaire ça se saurait. Quand j'ai signé, à une époque tout le monde disait « ouais le show-business, le show-business », tout le monde en parle, tout le monde rejette ça, je disais « il faut aller voir pour dire « c'est bien ou ce n'est pas bien ». Et un jour, je fais un concert organisé par les étudiants de la Sorbonne, et dans la rue passe un homme qui entend. On avait ouvert les portes, c'était plein, il y avait tous les étudiants qui étaient là, c'était bondé, et ça chantait bien, c'était super, parce que je faisais beaucoup chanter les gens. Un homme passe dans la rue, écoute et puis rentre. Cet homme à la fin il me laisse un message, « je suis Franck Thomas, j'aimerais bien vous rencontrer ». Franck Thomas a écrit la plupart des chansons de Joe Dassin, moi je ne savais pas, je ne faisais pas plus attention que ça. Il a écrit des tubes pour Claude François et il me fait amener tout ce que j'avais déjà fait, c'est lui qui m'a dit « tu peux changer ta façon d'écrire ». Il m'a rassuré, et on a travaillé mais vraiment bien. Je lui dis « écoute j'ai envie de travailler sur les immigrés ». Alors, on découpait des articles dans les journaux, je reprenais des idées que j'avais, on a écrit tout un album là-dessus, culotté hein. Il avait fait gagner beaucoup d'argent à beaucoup de monde avec ses chansons mais personne ne s'engageait sur les projets. Puis un jour il me dit « y'a Carrère qui veut nous voir ». Carrère c'était Sheila, c'était vraiment le Showbiz par excellence. Je lui dis « non, moi je n'y vais pas », alors il me dit « écoute, il veut nous voir » alors je lui dis « moi j'y vais mais tu montes tout seul ». Carrère il avait un immeuble pas loin de l'Élysée, comme grand patron il était tout en haut de l'immeuble, aux étages, il y avait la production etc. Moi j'attends en bas, au bout d'un moment il descend, il me dit « il faut que tu montes, il veut te voir ». Et là, j'arrive, je parle de ce dialogue dans mon bouquin, et ce mec-là assis sur son bureau, il me dit, il me regarde « ton signe astrologique ? ». C'était le truc, tout ce que je ne voulais pas entendre, « il va falloir changer de coiffure, il va falloir changer de nom ». Il m'a dit par contre j'ai bien aimé les chansons, et il dit à Franck Thomas « vous rentrez en studio, vous faites comme vous voulez ». Et ça a été incroyable parce qu'on a fait un disque avec des bons moyens, j'ai appris, j'ai appris beaucoup de choses dans ce métier du Showbiz, il m'a signé un contrat pour 3 disques, j'en ai fait que 2 parce qu'après le 3<sup>ème</sup> j'en pouvais plus, c'était que des trucs de promos et on prenait l'avion, c'était plus mon métier quoi. Mais c'était vraiment une expérience magnifique. Et là, après je pouvais parler du Showbiz. Bon, moi je n'ai pas trop aimé mais ça m'a apporté beaucoup, beaucoup d'amis et beaucoup de savoir-faire aussi. Tous ces personnages-là me permettaient d'exister autrement mais c'est sur les deux derniers disques que je me suis livré étrangement. Avant que mon fils parte à Boston, j'avais écrit des chansons après mon AVC mais j'arrivais plus à jouer de guitare, j'arrivais plus à chanter donc on a travaillé tous les deux. Il m'a fait des musiques, puis il a trouvé une méthode pour me préparer parce que j'avais du mal à articuler, le son de ma voix n'était pas beau. Il avait mis en place un travail donc on a fait un beau disque qui s'appelle « sans doute ». Et franchement, j'étais fier de ce disque dans lequel je livre

beaucoup de moi-même. Il faudrait que je vous envoie tout ça. Je vous les ferais envoyer, vous me donnez vos adresses, ils peuvent se fendre de ça. Et ensuite, quand il est revenu c'était un gros projet pour moi, j'avais fait d'autres chansons et on a travaillé à distance. J'avais lancé tous les musiciens de ma vie, disant voilà « venez jouer gratuitement, moi je donne tout l'argent à l'association « la voix de l'enfant », ça c'est une bonne conclusion. « La voix de l'enfant » c'est une association assez costaud, donc, donc on a fait un disque qui s'appelle « Boucler la boucle », où je livre encore beaucoup de moi-même. Tous les musiciens sont venus jouer gratuitement. Et j'ai donné, j'ai fait un chèque de 1000, 2000 euros à l'association, j'ai donné tous les droits du disque, mais les disques ça ne se vend pas beaucoup. Je vous enverrai ces deux choses-là, même je vais vous en envoyer trois. Parce qu'ils ont aussi fait une anthologie, comme ça, vous ferez analyser...

**CIASE** : Merci beaucoup.

**JH** : Ça vous suffit ?

**CIASE** : Nous sommes à l'écoute.

**JH** : Oui.

**CIASE** : Vous avez expliqué finalement que, vous étiez constamment dans le travail.

**JH** : Oui.

**CIASE** : Et que vous regardiez ça maintenant en vous disant que c'était, manipulateur, marionnettiste, c'est une façon pour vous de ne pas avoir à y penser.

**JH** : Oui, c'est ça.

**CIASE** : Et puis il y a l'avant et l'après AVC en fait.

**JH** : Oui.

**CIASE** : L'avant et l'après, et vous avez ensuite entamé ce travail de reconstruction tout en continuant à travailler beaucoup.

**JH** : Oui, mais beaucoup moins quand même parce que j'étais quand même assez empêché, il y a eu un gros travail avec les hôpitaux. Et justement j'ai travaillé avec les centres antidouleurs parce que j'ai des douleurs neuropathiques qui perdurent. Mais, j'ai beaucoup travaillé, c'était passionnant à faire et je servais de cobaye à Necker, à la Pitié, à Cochin. Pour me reconstruire. Ça aussi j'en parle dans le bouquin.

**CIASE** : Et sur les faits, ce avec quoi je repars c'est ce que vous appelez votre côté « paratonnerre ». Vous attirez la foudre.

**JH** : Oui.

**CIASE** : C'est que vous avez eu une répétition, l'histoire du voisin.

**JH** : Oui.

**CIASE** : Qui rentre dans le prisme et qui est la première expérience.

**Commission indépendante sur les abus sexuels dans l'Église  
CIASE**

**JH** : Je pense qu'ils doivent sentir les victimes, il y a un côté, y'a un côté loup dans les...

**CIASE** : Et puis, vous avez parlé du petit pion, du prof de 6<sup>ème</sup>, de 5<sup>ème</sup> comme si ça n'arrêtait jamais

**JH** : Oui.

**CIASE** : Et qu'à l'époque, vous n'avez pas pu vous en ouvrir.

**JH** : Non.

**CIASE** : Ce qu'on reprend dans le contexte familial et ainsi de suite.

**JH** : Ni à mes parents, ni même, (rires) ni même au directeur de conscience.

**CIASE** : Et surtout au directeur de conscience. Qui a été l'un des auteurs, vous n'étiez qu'en 5<sup>ème</sup>.

**JH** : Oui.

**CIASE** : Et donc, vous avez beaucoup de courage ...

**JH** : Je pense aussi que j'ai beaucoup de chance d'avoir rencontré des personnes fortes aussi en même temps, quand je parle du curé qui était mon aumônier scout, ça c'est des personnes rassurantes, il y avait aussi un autre prêtre, qui était un homme incroyable. Il nous réunissait le mercredi dans la chapelle, par pour la messe, pour nous faire écouter du gospel, du Brassens. Il a travaillé beaucoup, il a lancé beaucoup de journaux à l'époque, c'était un redoutable forban ... Après il s'est occupé des gens du voyage sur les péniches, c'était un mec engagé que j'ai vu avec plaisir peu de temps avant sa mort. Non, il y avait des gens comme ça qui étaient des personnages forts et à côté il y avait ces... je me demandais comment ça pouvait habiter ensemble tout ça. Comment ils pouvaient ne pas s'apercevoir.

**CIASE** : Et, est-ce qu'à votre avis, il y a d'autres victimes ...

**JH** : Oui, je pense qu'il y en a eu d'autres parce que le petit pion, le fameux petit pion, après il a été viré parce qu'il y a eu d'autres victimes à cette époque-là. On en parlait dans la cour de récré. On n'était pas grands mais on parlait de ça.

**CIASE** : Entre les enfants ?

**JH** : Oui. On jouait aux Dinky Toys dans les caniveaux et on parlait de ça quoi. Le petit pion, il gérait. A l'époque on était plus passionné par l'équipe de foot de Reims, on avait le maillot rouge et blanc de Reims. Et on jouait aux Dinky Toys dans les caniveaux. C'est fou quoi. Quand on a 11 ans on est un bébé, et c'est une responsabilité. Quand j'entends l'autre aumônier scout-là... Alors, j'étais en relation grâce à Olivier.

**CIASE** : Olivier Savignac ?

**JH** : Je suis en relation avec lui là. Je lui ai envoyé du courrier. Là il m'a dit « le temps que j'analyse, mais vous êtes costaud » il a dit.

**CIASE** : Et vous êtes en relation avec un prêtre ?

**JH** : En ce moment ?

**CIASE** : Oui, vous l'avez dit à Olivier Savignac, c'est ça ?

**JH** : Avec Olivier, avec le prêtre d'Autrans là-bas, dans le Vercors.

**CIASE** : Vignon ? Peut-être le père Vignon ?

**JH** : Oui, c'est ça ! Ah, il est impressionnant lui hein. Je n'osais pas, et je me disais « il faut que je parle à cet homme », je sentais bien parce que j'ai connu des hommes comme ça quand j'ai fait mon service militaire. Il y avait un curé à Montauban qui venait me chercher à moto et j'allais filer un coup de main pour la célébration du dimanche. C'était un homme magnifique qui vivait dans des wagons derrière avec les pauvres, derrière l'église sur un terrain vague. Il y avait des gens comme ça, ce qui m'impressionnait, c'est de voir ces hommes forts, quand j'étais petit avec l'hiver 54, ça parlait, ça parlait beaucoup. Pour moi c'était presque mon premier engagement politique. C'était ma première sensibilité politique ça. Parce qu'à cet âge-là on n'en a pas, je me disais « il y a quand même des mecs courageux qui ouvrent leur gueule et puis qui parlent pour les autres ».

**CIASE** : Vous avez dit ce que vous attendiez de l'Église. Qu'est-ce que vous attendez de nous ?

**JH** : De vous ?

**CIASE** : De la CIASE.

**JH** : Je pense, si tous ces messages arrivent à faire bouger des choses, pas à inquiéter ... il faut que vous disiez à l'Église que vraiment ils se mettent à hauteur d'évangiles. Quand Jésus dit « laisse venir à moi les petits enfants », ce n'est pas pour les tripoter. Ça ne devrait pas, c'est fou, la religion c'est un pouvoir et les pouvoirs sont souvent à craindre. Quand on prend le pouvoir sur quelqu'un, surtout sur un enfant comme ça, c'est incroyable. Moi en tant que parent, je ne me suis jamais senti de pouvoir sur mon fils. C'est juste, savoir que tu dois être mieux que moi. Au départ, déjà c'était ça que je pensais avec Catherine, on pensait ça. Il faut que les enfants soient meilleurs forcément parce qu'ils sont les héritiers de, d'une évolution, d'une construction, d'invention. Donc, il faut forcément qu'ils soient meilleurs. Sauf quand il y a des péripéties tragiques comme ce qui s'est passé pendant la dernière guerre, où il y a des gens qui sont passé à côté, qui ont marché sur leurs valeurs. Mais, même l'Église elle n'a pas été à la hauteur. Quand je vois, Pie XII par rapport à ce qui s'est passé avec les juifs, on en parle beaucoup aujourd'hui, c'est tellement douloureux tout ça. Mais, toutes ces violences, tous ces pouvoirs, partout, ... Moi je vois, Charles il avait été à Brooklyn au bord du quartier juif, c'est impressionnant quand même, quand je suis allé à Brooklyn, on traverse de l'autre côté du métro, ils sont habillés, les filles sortent habillées en noir et en gris, enfin c'est toute une communauté et on sent aussi qu'il y a des trucs, des trucs de pouvoir, c'est...

**CIASE** : Oui, ce n'est pas propre à une religion.

**JH** : Non, non. C'est toutes les religions je pense. Ça ne devrait pas être ça. Ça devrait être juste, juste de la bienveillance, de la compassion, de l'attention, de l'écoute, et puis, être porteur d'espoir. Et il y en a beaucoup qui le sont, je ne suis pas désespéré complètement.

**CIASE** : J'ai une dernière question si vous m'autorisez, vous avez dit « j'ai raté la première partie de ma vie ».

**JH** : Oui.

**CIASE** : Et j'ai noté « 1969, jusqu'en 69 », c'est ce que j'ai noté, je ne sais pas si c'est vraiment ça.

**JH** : Non, j'ai raté ce mariage ...

**CIASE** : Mariage sous instruction que vous avez eu.

**JH** : Oui, c'est ça. Et après, à cette époque-là, quand vous êtes mariés, vous êtes mariés à vie. Bon, après, dans la religion, je me suis trompé, j'assume. Je ne suis pas là pour divorcer, il se trouve que ma première femme est partie avec un plus jeune qui l'intéressait peut-être plus, en tout cas pour moi ça a été libérateur. Ça a été aussi un long moment de réflexion par rapport à cette vie que j'avais passé qui était ratée. Parce que j'ai loupé plein de temps de cette jeunesse où j'étais invité à faire des voyages et que je n'ai pas pu faire...

**CIASE** : Que vous n'avez pas pu faire, à cause de ce qui vous est arrivé ?

**JH** : Non. Que je n'ai pas pu faire parce que j'étais fidèle.

**CIASE** : D'accord.

**JH** : J'étais fidèle. On attendait une petite fille et je ne pouvais pas partir, partir en Nouvelle Calédonie ou dans le Pacifique parce que j'avais des invitations pour partir là-bas. Donc, j'ai fait une croix là-dessus. Et à quel prix ? C'était quand même au prix de grandes violences sous cette vie. De tromperie finalement. La parole d'un curé qui vous dit « faut pas rester, vous êtes dans le péché, vous avez une vie dissolue, vous êtes dans la fête », ça a tracé dans ma tête c'est incroyable. C'est cette espèce de pouvoir-là, je vois bien l'endroit, ça se passait à la conciergerie de l'école et je l'entends, ce n'était pas un directeur de conscience, mais il était là « il ne faut pas rester dans cette vie de péché ». Voilà. Je n'y suis pas resté même si... Ça vous va ?

**CIASE** : Merci beaucoup. Et vous ? est-ce que ça vous va ?

**JH** : Un peu fatigué, la tête qui tourne, mais ça va. Non, mais ça s'est bien passé. Hier soir je me suis couché un petit peu inquiet, et puis mon psy m'a dit « courage, ça va aller ». Je pense que j'ai donné ce qu'il fallait donner.

**CIASE** : En tout cas c'est un beau message d'espérance. Merci.

**JH** : Merci beaucoup.